



(Moniales de Bethléem)

Lettre de Pentecôte 2018 de l'Abbé Général OCist

## *Effata*

### **Discerner et accompagner aujourd'hui l'appel de Dieu**

Très chers Frères et Sœurs,

Vous savez que le prochain Synode des évêques aura pour thème : « Les jeunes, la foi et le discernement des vocations ». Nous constatons dans la vie de notre Ordre combien il est urgent que nous aussi, nous approfondissions la thématique du discernement et de l'accompagnement des personnes qui se sentent appelées à la vie cistercienne. Actuellement nous enregistrons plusieurs abandons de la vie monastique, même après dix ou vingt ans de profession, motivés par un discernement superficiel et un manque d'accompagnement. Pour cette raison, mais aussi parce que beaucoup d'entre nous rencontrent des jeunes en quête de leur vocation baptismale, j'ai décidé d'offrir à l'Ordre en guise de lettre de Pentecôte une conférence que j'ai été appelé à donner récemment au *Teresianum* à Rome. Je pense qu'elle pourra inspirer notre réflexion personnelle et communautaire sur ces questions et nous unir à l'effort de toute l'Église en préparation au Synode des évêques. Mais avant tout, elle devrait nous aider à nous responsabiliser face à l'accueil des vocations que le Seigneur nous envoie ou que nous désirons ardemment. Et n'oublions pas le plus urgent qui est de vivre nous-mêmes plus authentiquement et plus joyeusement la vocation que nous avons reçue.

Le 1<sup>er</sup> mai passé, j'ai eu le bonheur de participer à la cérémonie de béatification du Père Jean Anastase Brenner, martyr, qui fut novice du monastère cistercien de Zirc en Hongrie. Après avoir été forcé de quitter son abbaye qui fut supprimée, il a œuvré comme prêtre diocésain. Ses vieux confrères hongrois nous ont appris que le Père Jean avait fait profession monastique dans la clandestinité et qu'il s'était toujours considéré comme moine cistercien. Le témoignage de ce jeune qui a vécu notre vocation jusqu'au martyre doit nous encourager à la vivre nous-mêmes au quotidien avec un désir humble et ardent de sainteté dans le don de notre vie, comme nous le rappelle le Pape François dans sa dernière Exhortation apostolique *Gaudete et Exsultate*.

### **Un projet éternel pour chacun**

Le fameux épisode de l'appel du jeune Samuel (1S 3,1-21) est l'une des meilleures sources d'inspiration pour comprendre le phénomène de la vocation, le mystère d'un Dieu qui appelle l'homme et le mystère de l'homme qui se sent appelé par Dieu. Quelle attitude adopter à l'égard de ce mystère ? À l'égard de ce mystère en nous et dans les autres ? Comment se comporter devant le mystère de la vocation de ceux que nous sommes appelés à accompagner, à éduquer ?

Dieu a un projet pour chaque être humain qui vient au monde, une intention de toute éternité. La vocation de chaque être humain naît avant lui, parce qu'elle a son origine dans l'éternité, elle a sa source dans le mystère de Dieu et dans le mystère du rapport personnel de Dieu avec chaque personne qu'il crée. C'est ce que Dieu révèle au prophète Jérémie : « Avant même de te façonner dans le sein de ta mère, je te connaissais ; avant que tu viennes au jour, je t'ai consacré ; je fais de toi un prophète pour les nations. » (Jr 1,5)

Rien ne devrait nous définir plus que ce qu'en Dieu existe avant nous, plus que la conscience de nous-mêmes qui, en Dieu, nous précède, car c'est cette pensée, cette parole éternelle qui nous a voulu, aimés, créés et envoyés. Déjà envoyés dans la vie, dans l'être, envoyés dans l'immense symphonie de la création, envoyés dans le drame de l'histoire, de l'aventure humaine, dans le drame sublime de la liberté humaine que Dieu a créée justement pour que nous connaissions Celui qui est son auteur et qui l'aime, pour connaître Celui qui nous connaît avant que nous ne nous connaissions nous-mêmes.

Quand le petit Samuel est confié au prêtre Éli au Temple, il portait déjà en lui sa vocation éternelle ; il était conçu et né déjà marqué par un projet que Dieu avait établi et arrêté pour lui. Mais arrive un jour précis où la vocation d'une personne émerge de la profondeur du mystère comme une veine d'eau qui jaillit finalement du cœur de la montagne à un point précis et commence à couler pour abreuver les hommes et irriguer la terre aride, pour devenir un ruisseau, puis un torrent impétueux et finalement un fleuve large et tranquille qui sert à tous comme voie pour atteindre la mer.

### **Une nouveauté dans l'ordinaire de la réalité**

Cette nuit-là tous dorment : « Éli était couché à sa place habituelle – sa vue avait baissé et il ne pouvait plus bien voir. La lampe de Dieu n'était pas encore éteinte. Samuel était couché dans le temple du Seigneur, où se trouvait l'arche de Dieu » (1S 3,2-3).

Tout est calme, silencieux. Soudainement quelque chose d'inattendu se produit : une voix appelle Samuel par son nom. Mais à Samuel, cela ne paraît pas nouveau car il est déjà habitué à être appelé. Il pense donc à la chose la plus normale : Éli l'a appelé comme il l'avait déjà appelé souvent, même de nuit, pour que Samuel assiste le vieillard malvoyant. Et il est appelé par trois fois. Trois fois la voix de Dieu appelle le garçon par son nom, et Samuel réagit comme s'il s'agissait de la chose la plus normale qui puisse lui arriver.

Nous reconnaissons ici déjà un aspect du mystère de la vocation : son caractère extraordinaire se présente dans la vie sous la forme de l'ordinaire le plus quotidien. Cela est réconfortant et en même temps redoutable. Réconfortant parce que Dieu s'abaisse pour nous parler comme s'il nous parlait en familier, il n'est pas nécessaire de faire une ascension extraordinaire pour saisir son appel. Redoutable parce que nous courons le risque de ne pas remarquer qu'il s'agit de Lui, de Dieu.

Le vieux prêtre Eli aussi réagit d'abord comme en présence d'un événement ordinaire : « Je n'ai pas appelé. Retourne te coucher ! » Pour lui, ce qui est normal, c'est que Samuel ait rêvé, qu'il se soit imaginé quelque chose. Samuel par contre ne réduit à aucun moment la réalité au songe. Même quand l'appel se répète, il ne se dit jamais : « J'ai rêvé ! » pour se recoucher et continuer de dormir. Dieu l'appelle réellement, il l'appelle d'une voix réelle, et la fidélité de Samuel à la réalité, dans laquelle Dieu se manifeste, est justement ce qui permettra progressivement à Éli et finalement aussi à Samuel de reconnaître la voix de Dieu dans sa vie.

Il me semble que c'est déjà un premier indice fondamental pour le contact avec n'importe quelle vocation, qu'il s'agisse de la nôtre ou celle des autres : Dieu entre rarement d'une manière surnaturelle dans la vie des personnes. Il préfère le chemin de la nature, de l'expérience humaine élémentaire, le chemin de la réalité à laquelle l'homme s'ouvre tout naturellement. Dieu se sert de la nature, il l'utilise comme instrument et signe de ce qu'il veut nous dire. Dieu se sert de la nature pour exprimer le surnaturel, comme, dans le Christ, il s'est servi de notre chair pour exprimer et révéler la divinité du Fils. Et c'est en suivant et respectant la nature des choses, l'expérience élémentaire des choses, que nous devenons capables de nous élever du signe à Celui qui veut se manifester par ce signe. Pour Samuel, une voix qui le réveille la nuit, ne pouvait être autre que celle d'Éli. Seul Éli était avec lui dans le temple cette nuit-là. Qui d'autre pouvait l'appeler ? En obéissant au fond instinctivement à l'appel de la réalité, Samuel correspond à l'appel de Dieu et s'approche avec toujours plus de précision de la réponse qui correspond à l'appel.

Cet aspect d'une compréhension avant tout naturelle de la voix de Dieu qui nous appelle, nous le retrouvons pratiquement dans toutes les vocations de la Bible et de l'Évangile. Même le Christ se sert de cette démarche, de cette manière naturelle de s'approcher de l'appelé, par exemple pour désigner les apôtres : « Avance au large, et jetez vos filets pour la pêche » (Lc 5,4), dit-il à Pierre et ses compagnons ; et au moment où le voile de l'action naturelle, quotidienne, humainement élémentaire, tombe pour révéler le miracle, l'action de la présence de Dieu, à ce moment la vocation aussi devient explicite : « Désormais ce sont des hommes que tu prendras » (Lc 5,10).

Dès le début, Jésus appela Pierre à devenir pêcheur d'hommes, dès le moment où il lui demande de prendre le large et de jeter les filets, exactement comme le Seigneur appela Samuel dès la première fois que le garçon croyait entendre Éli. Même Marie pensait tout d'abord être appelée à avoir un fils par la voie de la nature – « Comment cela va-t-il se faire puisque je ne connais pas d'homme ? » (Lc 1,34) – jusqu'à ce que l'ange lui révèle le mystère de l'Incarnation par l'œuvre de l'Esprit Saint.

C'est toujours comme si Dieu voulait que chacun se rapproche du mystère à travers sa propre humanité, sans rien négliger ou nier, parce que le mystère de Dieu et le mystère de la vocation de chacun se manifestent de l'intérieur de l'humain en révélant son caractère sacré. Notre humanité est révélée à elle-même comme temple de Dieu : « Ne savez-vous pas que vous êtes un sanctuaire de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un détruit le sanctuaire de Dieu, cet homme, Dieu le détruira, car le sanctuaire de Dieu est saint, et ce sanctuaire, c'est vous. » (1Co 3,16-17)

### **« Alors Éli comprit que c'était le Seigneur qui appelait l'enfant »**

Mais comment l'habitation de Dieu dans le temple de notre vie humaine se révèle-t-elle ? Où doit nous conduire le rapprochement de Dieu par les chemins de notre expérience humaine élémentaire ? Il doit nous conduire à Dieu, certes ; mais où doit-il nous conduire en nous-mêmes, dans la conscience et l'expérience de nous-mêmes ?

Pour cela aussi l'épisode de la vocation de Samuel est éclairant. Il nous révèle justement le rôle essentiel de celui qui est chargé d'accompagner le chemin de la vocation des autres, en particulier des jeunes. Éli comprend le premier que Dieu appelle Samuel. Et comment fait-il pour comprendre ? En reconnaissant que ce n'est pas lui qui appelle.

Cette prise de conscience ne se réalise pas seulement à un niveau superficiel. La troisième fois, Éli aurait pu perdre la patience et menacer le garçon que, s'il le réveillait encore une fois, il le punirait et le chasserait du Temple. En Éli aussi, ou *surtout* en lui, se lève le voile et il reconnaît le mystère : « Alors Éli comprit que c'était le Seigneur qui appelait l'enfant » (1S 3,8). Et bien qu'Éli n'ait su éduquer ses propres fils à la fidélité envers Dieu, il fait face d'une manière exemplaire à la vocation de Samuel.

Surtout il n'abuse pas, il ne profite pas de la naïveté de l'enfant. Et il ne lui dit pas non plus que c'est Dieu qui l'appelle, comme tant d'éducateurs se plaisent à dire aux jeunes : « Tu as certainement telle vocation ! Dieu t'appelle à ceci ou cela ! Il est évident que tu es fait pour ceci ou cela ! » en se faisant les patrons d'un mystère dont le temple est la liberté de Dieu et la liberté de chaque personne. C'est un abus aussi grave que la simonie, parce qu'il exploite l'initiative gratuite de Dieu (et rien n'est plus gratuit que l'appel de Dieu qui choisit, qui élit une personne), qui l'exploite pour sa gloire personnelle, par intérêt personnel, attendant au moins la reconnaissance envers celui qui s'arroge le droit d'être « père ou mère de vocations », comme certains aiment s'appeler.

Éli, au contraire, renvoie le garçon au mystère qui l'appelle. Il le renvoie pour vérifier lui-même s'il s'agit vraiment de la voix de Dieu ou non. Il l'envoie à pénétrer davantage le mystère qui se manifeste dans sa vie avec une discrétion, un respect, une tendresse incroyables. Vous vous rendez compte ? Le Très-Haut, dans son propre Temple, vient au cœur de la nuit s'incliner sur un enfant qui dort pour lui chuchoter à l'oreille simplement son nom : « Samuel ! »

Jésus fera pareillement, il appellera de cette manière, avec un respect absolu de la liberté de chacun, proposant à chacun une vérification en toute et absolue liberté : « “Que cherchez-vous ?” (...) “Rabbi (...), où demeures-tu ?” Il leur dit: “Venez, et vous verrez” » (Jn 1,38-39).

### **Une vérification fondamentale**

Vérifier, faire émerger la vérité d'une chose, qu'il s'agisse d'un sentiment ou d'une expérience, éprouver si elle est vraie, si c'est vraiment Dieu qui appelle, cet aspect est essentiel, est un chemin fondamental pour vivre en toute liberté et en vérité n'importe quelle vocation. Et s'il faut aider quelqu'un qui se sent appelé, c'est en cela qu'on doit l'aider, il doit être accompagné sur son chemin de vérification de l'approche délicate du mystère dans sa vie. Et même si, dans les cas exceptionnels comme pour Saul de Tarse, l'irruption de Dieu ne se fait pas en douceur mais bouleverse tout, surtout dans ces cas, celui qui est appelé a besoin de quelqu'un qui l'aide et le seconde dans son travail de vérification de l'appel. Saul a besoin d'Ananie, de la frêle et chétive communauté de Damas, pour entrer dans la vérification de son extraordinaire vocation. On pourrait dire que même le Christ en a besoin, il veut avoir besoin de cet entourage humain et quotidien de son Corps mystique pour permettre que ses appels soient éprouvés et deviennent chemin (cf. Ac 9,3-19).

Pourquoi Samuel doit-il être assisté ? Parce qu'il n'a pas encore fait l'expérience de cette réalité qui l'interpelle. Le texte le dit explicitement : « Samuel ne connaissait pas encore le Seigneur, et la parole du Seigneur ne lui avait pas encore été révélée » (1S 3,7). Et c'est la sagesse d'Éli qui introduit Samuel dans la vérification par l'expérience d'une réalité mystérieuse, surnaturelle, qui se manifeste discrètement dans sa vie. Dès qu'Éli saisit intuitivement que c'est Dieu qui s'adresse à l'enfant, il lui propose une méthode élémentaire

de vérification de ce fait qui n'est pas encore avéré justement parce que non confirmé : « Va te recoucher, et s'il t'appelle, tu diras : "Parle, Seigneur, ton serviteur écoute" » (1S 3,8-9).

Notons qu'Éli ne renvoie pas l'enfant prier, il ne lui demande pas de veiller. Au contraire : il le renvoie dormir, il lui demande de vivre normalement, de faire ce qu'un enfant fait la nuit. Samuel ne doit rien provoquer, il ne doit rien déclencher ; il doit laisser à Dieu toute la liberté de prendre l'initiative. Éli offre néanmoins à l'enfant une méthode de vérification, une méthode qui correspond à l'initiative que Dieu voudra prendre : « S'il t'appelle, tu diras : "Parle, Seigneur, ton serviteur écoute" » (1S 3,9). Ce n'est pas une formule magique mais une parole qui veut éduquer l'enfant à correspondre à l'initiative de Dieu, à l'initiative de l'appel de Dieu. La phrase qu'il lui donne à mémoriser, avec laquelle Samuel s'est probablement endormi, l'éduque à se poser devant Dieu d'une manière adéquate, comme un être humain doit et peut se tenir devant le Seigneur. Il lui apprend essentiellement à offrir à Dieu qui parle l'écoute pour laquelle l'homme a été créé. Éli apprend à Samuel à se tenir mendiant et ouvert devant Dieu. Samuel demande à Dieu de parler et lui offre son écoute. C'est comme s'il disait : « Seigneur, je suis indigence devant Toi, je suis désir de Toi, vide et ouvert ! »

Dans la vocation, dans toute vocation, il y a deux moments : l'appel pur et simple, c'est-à-dire Dieu qui prononce notre nom, en mille manières, peut-être à travers des éléments insignifiants par qui nous nous sentons appelés, par qui le cœur perçoit l'appel de Dieu. Et puis, il y a la parole de Dieu, ce que Dieu veut nous communiquer. Et c'est cette parole qui définit toujours plus la vocation, qui l'entretient, lui donne substance, même quand le nom prononcé par Dieu change et résume déjà la vocation d'une personne : « Tu es Simon, fils de Jean ; tu t'appelleras Képhas » (Jn 1,42).

### **Éduquer à l'écoute**

La réponse primordiale à l'appel de Dieu, à Dieu qui prononce notre nom, doit être une disponibilité à l'écoute, plus encore une demande que Lui nous parle, nous dise tout, tout ce qu'il veut nous dire, parce que c'est dans le fait que Dieu nous parle que la vocation se réalise, que Dieu lui-même la réalise en nous et à travers nous. Une vocation est toujours une œuvre de Dieu, une création de Dieu qui parle à une personne. Et la mission de toute vocation se réalise si celui qui est appelé se laisse créer par la parole de Dieu jusqu'au fond, jusqu'au but que Dieu veut atteindre. « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute » – donner cette réponse à Dieu qui dit notre nom signifie lui demander expressément et librement de *prononcer*, d'*exprimer* notre vie, notre personne, selon son dessein.

Toute vie est parole créatrice de Dieu en acte, mais dans le mystère de la vocation, et à partir de la vocation baptismale, le fait d'être formé par Dieu doit devenir une réalité consciente, un dialogue libre, consenti, demandé et consenti, entre Dieu et l'homme.

Qui accepte un appel, une vocation, demande à Dieu de *prononcer ouvertement* sa propre vie, c'est-à-dire de faire de cette vie une annonce explicite, une *pro-annonce*, selon l'étymologie de « pro-noncer », une annonce devant la personne même, devant l'Église et le monde, de ce que Dieu veut dire, de ce que Dieu veut exprimer. Consentir à une vocation, c'est dire au fond avec les mots de saint Paul : « Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi » (Ga 2,20), mais avec la conscience johannique que le Christ est le Verbe de Dieu, la Parole que le Père veut exprimer dans le monde par le souffle de l'Esprit Saint.

Tout cela est parfaitement présent, tel un paradigme, dans la réaction de la Vierge Marie à l'appel de Dieu, elle qui comprend tout de suite que sa vocation se réalise dans l'événement en elle et à travers elle de la Parole de Dieu : « Voici la servante du Seigneur ; que tout m'advienne selon ta parole » (Lc 1,38). Marie se laisse tellement habiter par le Verbe de Dieu que chacune de ses paroles, même une simple salutation, devient annonce de Dieu, mieux : Dieu qui *se présente* lui-même, événement de Dieu pour qui écoute : « Elle entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. Or, quand Élisabeth entendit la salutation de Marie, l'enfant tressaillit en elle. Alors, Élisabeth fut remplie d'Esprit Saint, et s'écria d'une voix forte : « Tu es bénie entre toutes les femmes, et le fruit de tes entrailles est béni. D'où m'est-il donné que la mère de mon Seigneur vienne jusqu'à moi ? Car, lorsque tes paroles de salutation sont parvenues à mes oreilles, l'enfant a tressailli d'allégresse en moi. Heureuse celle qui a cru à l'accomplissement des paroles qui lui furent dites de la part du Seigneur » ! » (Lc 1,40-45)

Samuel apprend d'Éli la méthode de se laisser recréer par la parole de Dieu qui demande de le former selon un projet particulier, une mission particulière, qui veut s'exprimer à travers lui, à travers sa vie. Cette méthode est primordialement l'écoute de Dieu, le silence qui demande à Dieu de parler.

C'est un aspect essentiel de la conception de la vocation, de la vie comme vocation, et un point crucial aujourd'hui plus que jamais. Il n'est pas possible d'éduquer les jeunes à la vie comme vocation sans les éduquer à l'écoute de Dieu, sans éduquer au silence qui demande à Dieu de parler. Je suis toujours reconnaissant au prêtre qui a accompagné les premiers pas de ma vocation de m'avoir enseigné à prier comme Samuel, à répéter comme lui : « Parle, Seigneur, ton serviteur écoute ! » Ce n'était pas une formule magique pour obtenir immédiatement une réponse, mais un geste qui m'a appris à me tenir pauvre et avec simplicité devant l'appel que je sentais en moi, mais qui n'était pas encore défini, dans l'attente que Dieu me suggère, comment et quand Il le voudrait, la forme concrète que devait prendre cette intuition. Et c'est la vie plus que de grandes illuminations qui m'a donné la réponse, le cours qu'a pris ma vie dessinée par les événements, par les côtés positifs et négatifs de mon tempérament, de ma psychologie. J'ai trouvé la réponse dans mes rencontres, mes expériences, les besoins de la communauté chrétienne dans laquelle je vivais, les lectures qui m'ont parlé, les intuitions de mon cœur, souvent liées à une parole de l'Écriture, qui, opportunément vérifiées, ont accéléré mon chemin ou provoqué un tournant inattendu.

L'écoute, le silence qui écoute Dieu n'est pas une méthode pour la consolidation initiale de la vocation, mais pour la formation permanente ; mieux encore : la méthode pour *vivre* la vocation et lui permettre de porter des fruits, du début à la fin. S'il existe une maturité qui, avec les années, devrait s'approfondir toujours plus dans n'importe quelle vocation, je pense que c'est justement celle d'écouter toujours plus Dieu et toujours moins soi-même. Plus la mission inhérente à la vocation que Dieu me donne me demande de parler et de m'exprimer, plus je sens que le silence est un besoin vital, et plus je sens que la prière mendiante de Samuel est indispensable : « Parle, Seigneur ! Parle, toi, et fais que je me taise, car j'ai besoin de t'écouter, toi, et d'exprimer seulement ta Parole, ton Verbe, ton Fils Jésus Christ ! »

La grandeur du prophète Samuel dépend entièrement de la présence de Dieu qui lui parle et de la préférence absolue que Samuel accorde à ce mystère dans sa vie : « Samuel grandit. Le Seigneur était avec lui, et il ne laissa aucune de ses paroles sans effet. Tout Israël, depuis Dan jusqu'à Bershéba, reconnut que Samuel était vraiment un prophète du Seigneur. Le

Seigneur continua de se manifester dans le temple de Silo, car c'est à Silo que le Seigneur se révélait par sa parole à Samuel » (1S 3,19-21).

## **La soif détournée**

Mais alors, pourrions-nous nous demander – comme se le demandent tous ceux qui aujourd'hui s'occupent des vocations, ou simplement de l'éducation en famille et de la formation scolaire des jeunes – est-il possible, aujourd'hui, de répondre à l'appel de Dieu ? Si l'écoute est nécessaire, si le silence est nécessaire, si une liberté qui écoute et qui consent est indispensable, une liberté qui vit, qui s'alimente et s'exprime en écoutant Dieu, est-ce que cela a du sens, aujourd'hui, de parler de vocation, de vocations au pluriel, de la vie comme vocation ?

J'avoue que je ne me pose pas tant ces questions par rapport aux jeunes qui vivent dans le monde, mais surtout par rapport aux jeunes que je rencontre dans les monastères, qui disent et pensent avoir fait le choix, avoir répondu à l'appel, avoir tout quitté pour suivre Jésus. Ils sont déjà novices, profès temporaires, ou même profès solennels, et parfois déjà ordonnés prêtres. A certains endroits comme en Afrique, ce sont des dizaines, à d'autres comme en Asie, des centaines. Souvent ils sont engagés, après un noviciat rapide, dans les études de philosophie et de théologie. Et c'est comme si personne ne leur avait encore appris à dire : « Parle Seigneur, ton serviteur écoute ! » Ils ont le grand désir de correspondre à l'appel qu'ils ressentent en eux, et ils demandent humblement et avec insistance qu'on les accompagne sur ce chemin. Je suis toujours impressionné d'entendre de la part des plus jeunes de nos monastères de tous les continents la sollicitation, le cri d'être aidés, parce qu'ils veulent répondre, ils veulent suivre le Christ de tout leur cœur. Mais c'est comme si personne ne leur apprenait à écouter Dieu, à faire silence, à mendier Sa parole, la parole qui dit leur vie, qui exprime le projet de Dieu pour leur vie. Comment pourront-ils vivre leur vocation ? Quelle vocation vivront-ils ? Quelle mission incarneront-ils ? Malheureusement, la réponse est pratiquement toujours sous nos yeux : des jeunes déjà vieux, déjà fatigués, déjà tristes, déjà déçus, stériles, incapables d'annoncer, incapables de faire passer aux autres le feu de l'amour du Christ. Ils ont remplacé la soif de l'eau de source qu'est l'appel de Dieu par le rêve d'un but arrêté à l'avance, comme la profession solennelle, et surtout l'ordination presbytérale, et une fois ce but atteint, celui-ci se révèle un mirage qui déçoit, qui déçoit justement parce qu'on y a aspiré comme à un but, un point culminant de la vie, et non comme à un début, ou plutôt comme à un nouveau départ permettant à Dieu de se manifester Lui, à travers notre vie. Et on commence à désirer l'éphémère, à remplir le vide de valeurs mondaines : de biens matériels, de postes de pouvoir, d'autres relations affectives que celles de l'appartenance au Christ et à la communauté, et tout cela résumé dans l'ordinateur, dans la sacrosainte liberté d'user et d'abuser d'Internet avec tout ce qui lui est annexé et connecté.

Comment faire entrer l'écoute de Dieu, la rencontre d'un Dieu qui parle, dans la vie et dans le cœur de cet homme du 21<sup>e</sup> siècle, dans cet homme qui n'est plus seulement postmoderne mais post-contemporain, parce que non présent au présent dans lequel il vit, mais vivant dans un au-delà ou ailleurs virtuels ?

À mon modeste avis, l'influence la plus déterminante de la culture informatique ne se loge pas dans l'image, dans ce que l'on voit ou perçoit à travers l'image, mais dans la conception du temps. Le temps ne dure plus, il ne doit plus durer. Tout et tout-de-suite : c'est l'idéal du rapport avec la réalité de la culture informatique. Et cela signifie que l'attente n'existe plus,

que l'attente n'est plus positive, n'est plus une expérience humaine positive. Mais sans attente il n'y a plus l'expérience du temps, du temps comme dimension dans laquelle peut surgir une nouveauté. Sans attente, le temps ne peut plus héberger le silence qui guette une parole nouvelle, c'est-à-dire la parole d'un Autre. La musique est devenue assourdissante comme les discours des politiciens à succès, un bruit qui détruit l'écoute. On entend le bruit, on le perçoit, on ne l'écoute pas. Le bruit n'offre pas d'espace à l'écoute, parce qu'il n'offre pas d'espace à la liberté. Le bruit s'impose, il n'invite pas comme la parole, l'appel, la musique qui nous rappellent et nous disposent à l'attention et la tension vers la beauté.

L'évangélisation de l'homme d'aujourd'hui – et la vocation est au fond une évangélisation, le fait d'être rejoint par l'Évangile, d'être attiré personnellement par l'Évangile – l'évangélisation de l'homme contemporain doit tenir compte de cet étourdissement et trouver le moyen de le pénétrer. Est-il possible qu'une voix qui vient susurrer notre nom puisse être perçue au milieu de ce vacarme ? Pouvons-nous encore entendre le Christ frapper à notre porte parce qu'il désire nous rencontrer pour partager avec nous le repas et la vie ? Aujourd'hui, c'est comme si c'était le Christ qui était enfermé dans la pièce et frappait de l'intérieur pour attirer l'attention de l'appelé qui se trouve dehors, dans le tumulte du trafic de la ville. Comment pourrait-Il être entendu ?

### **Une surdité innocente**

Nous devons toutefois admettre que ce problème, s'il nous semble amplifié aujourd'hui, n'est pas nouveau. Le Dieu d'Israël, les patriarches, Moïse, les prophètes, n'ont-ils pas tous eu affaire à un peuple dur d'oreille, incapable d'écouter la voix du Seigneur ? Et Jésus n'a-t-il pas perdu patience, lui aussi, face à la surdité du cœur non seulement de la foule, des scribes et pharisiens, mais aussi de ses disciples ? « Vous ne saisissez pas ? Vous ne comprenez pas encore ? Vous avez le cœur endurci ? Vous avez des yeux et vous ne voyez pas, vous avez des oreilles et vous n'entendez pas ! » (Mc 8,17-18)

Oui, nous sommes faits pour entendre la parole de Dieu, chaque homme est fait pour cela, chaque homme a des oreilles pour cela, comme il a des yeux pour voir les œuvres du Seigneur. Mais alors, pourquoi ne regarde-t-on pas, n'écoute-t-on pas ? La réponse est simple : parce que nous ne pouvons pas, parce que nous n'en sommes pas capables, parce que nous sommes effectivement sourds, vraiment aveugles. On ne choisit pas d'être sourd à la parole de Dieu, surtout pas les jeunes, surtout pas l'homme contemporain. C'est plutôt nous, les disciples de Jésus, comme les apôtres, qui choisissons la surdité, et c'est pourquoi le Christ a raison d'être en colère avec ses disciples, avec nous. Mais la surdité des jeunes, de l'homme contemporain, ne relève pas de leur responsabilité. Aujourd'hui, le climat culturel est une condition subie, non libre, justement parce que les moyens d'imposition et de pénétration de ce climat culturel avec son bruit sont généralisés et insidieux et provoquent une pathologie de surdité du cœur que l'on pourrait définir d'auto-immune.

Quelle est l'attitude du Christ à l'égard de tout cela, à l'égard de cette condition de la foule ? N'est-ce pas la compassion ? « Je suis saisi de compassion pour cette foule, car depuis trois jours déjà ils restent auprès de moi, et n'ont rien à manger. Je ne veux pas les renvoyer à jeun, ils pourraient défaillir en chemin » (Mt 15,32). Si Jésus a eu pitié à cause du manque de pain, sa compassion ne serait-elle pas encore plus vive face au manque de ce qui est plus nécessaire que le pain, c'est-à-dire « de toute parole qui sort de la bouche de Dieu » (cf. Dt 8,3 ; Mt 4,4) ?



Affronter les problèmes du monde et de l'Église uniquement à partir d'une analyse phénoménologique et sociologique de la situation n'est jamais fécond pour le Royaume de Dieu. Pour cela le Fils de Dieu n'aurait pas eu besoin de venir au monde. Mais il est venu et nous a apporté la nouveauté de son regard qui est un regard éternel pénétrant le temps, l'histoire, les cœurs comme personne et rien ne peut les pénétrer.

Avec quelle compassion le Christ doit-il regarder aujourd'hui la foule, les jeunes, qui sont à jeun, qui sont privés de la Parole qui sort de la bouche de Dieu, privés de Lui, de sa présence, de son Évangile ! S'il a eu le souci que la foule ne rentre pas sans avoir mangé du pain pour ne pas « défaillir en chemin » (Mt 15,32), imaginons la compassion qu'il doit éprouver pour l'homme d'aujourd'hui qui doit vivre à jeun, privé de la parole de Dieu, privé de la présence de Dieu, et cela non seulement depuis trois jours, mais depuis toujours !

À toutes les époques de l'histoire, Dieu a envoyé des prophètes et des saints capables d'incarner le regard du Christ sur la foule perdue et sans pasteur. Notre époque aussi est riche de ces regards de compassion, transparents au regard du Christ sur le monde. Il suffirait de penser aux derniers Papes.

### **Repartir de l'*Effata* du Christ**

Mais si le Christ n'est certainement pas indifférent à la surdité et cécité de l'univers humain de nos jours, il ne peut ou ne veut peut-être pas prononcer son « *Effata* » sur ce monde, sur ces jeunes ?

Dans un commentaire de l'Évangile de la guérison du sourd-muet selon saint Marc 7,31-37, Benoît XVI disait que le mot *effata* « en profondeur, résume tout le message et toute l'œuvre du Christ ». Et il ajoutait : « Nous savons tous que la fermeture de l'homme, son isolement, ne dépend pas seulement des organes des sens. Il y a une fermeture intérieure qui concerne le noyau profond de la personne, celui que la Bible appelle le "cœur". C'est lui que Jésus est venu "ouvrir", libérer, pour nous rendre capables de vivre pleinement la relation avec Dieu et avec les autres. C'est pour cela que je disais que ce petit mot "*effata* – ouvre-toi", résume toute la mission du Christ. Il s'est fait homme afin que l'homme, rendu intérieurement sourd et muet par le péché, devienne capable d'écouter la voix de Dieu, la voix de l'Amour qui parle à son cœur, et qu'ainsi il apprenne à parler à son tour le langage de l'amour, à communiquer avec Dieu, et avec les autres. » (Angélus du 9 septembre 2012)

Mais alors, où est le problème ? Si le Christ regarde certainement ce monde d'aujourd'hui avec compassion parce qu'il ne reçoit pas la Parole de la vie éternelle, si lui seul peut et veut ouvrir le cœur de chaque homme avec son « *Effata* », si cela est l'essentiel de sa mission et, par conséquent, de la mission de l'Église, nous comprenons que le vrai problème est en nous, nous qui, pour une raison ou une autre, sûrement par grâce non méritée, connaissons la parole de Dieu, connaissons le regard du Christ, nous qui avons déjà été ouverts par un *Effata* baptismal donné à chacun personnellement. Le problème n'est pas le monde, ne sont pas les jeunes, n'est pas Internet ou qui sait quoi d'autre. Le problème est notre foi, notre manque de foi qui empêche notre vie d'incarner et de transmettre au monde cette parole que Jésus exprime dans un souffle, dans une expiration profonde jusqu'au cœur de la Trinité.

Dans l'épisode de la guérison du sourd-muet, de l'homme fermé à la relation, fermé à l'écoute et à la parole, à la communion avec Dieu et avec les autres, le geste de guérison de Jésus convoque pour ainsi dire toute la Trinité : « Jésus l'emmena à l'écart, loin de la foule, lui mit

les doigts dans les oreilles, et, avec sa salive, lui toucha la langue. Puis, les yeux levés au ciel, il soupira et lui dit: “*Effata!*”, c’est-à-dire: Ouvre-toi!» (Mc 7,33-34). Tout fait allusion à la présence incarnée du Verbe, à son abandon priant au Père du Ciel et au souffle de l’Esprit Saint. L’amour trinitaire vient pour ainsi dire se concentrer dans l’*Effata* du Christ qui remet l’homme à sa nature et à sa vocation d’image de Dieu dans l’écoute et la parole qui rendent possible la relation de l’amour réciproque. La foi nous permet d’adhérer au Christ, de nous identifier avec lui, surtout dans sa mission de Médiateur entre la Trinité et l’homme voulu et créé pour en refléter la Communion, en vivant dans la communauté chrétienne, dans l’Église, comme membre vivant et harmonieux du Corps du Christ.

L’urgent pour notre Église, ce qui est de toute urgence pour les chrétiens, c’est d’adhérer à ce Christ tendu, comme sur la Croix, entre l’amour du Père et la misère de l’homme. Avant de se demander quelles techniques ou tactiques adopter pour réveiller et éduquer les jeunes à la vocation chrétienne, baptismale, dans toutes les formes que celle-ci peut prendre, l’urgence de la foi et la charité est de s’identifier réellement, non formellement, avec le Christ de cet évangile, qui est le Christ de tout l’Évangile.

Nous pouvons nous poser la question : Devant l’homme d’aujourd’hui, devant les jeunes d’aujourd’hui, devant le monde contemporain, adhérons-nous au Christ qui touche l’homme dans sa capacité relationnelle bloquée ? En d’autres mots : lui faisons-nous compagnie ? Lui sommes-nous proches, si proches que nous le touchons, au point d’être « pénétrés de l’odeur des brebis », selon une fameuse expression du Pape François ? Plus encore : Devant l’homme fermé sur soi-même, levons-nous le regard du cœur, de la prière, de la foi vers le Père bon et miséricordieux, sommes-nous des fils et des filles mendiants et confiants que Lui nous écoute toujours, nous exauce toujours, même si nous lui demandions la résurrection d’un mort (cf. Jn 11,41-44)? Et dans cette prière, cette confiance au Père, rejoignons-nous ce « souffle », le gémissement de l’Esprit Saint qui, uni à la parole de Jésus, a le pouvoir divin d’ouvrir les cœurs, l’esprit, la vie de chaque homme à l’amitié avec Dieu et avec tous ?

Il me semble qu’en évitant ces questions, nous risquons de nous poser le problème de la mission de l’Église et de la pastorale des vocations toujours d’une manière mondaine qui ne correspond pas à l’événement du Christ. Bien sûr, tout peut être utile, tout peut être instrument efficace, mais si ce que j’appellerais le cœur trinitaire et christocentrique de notre approche de la condition humaine manque, tous les instruments se révéleront vains, parce que le noyau de la question n’est pas seulement de faire mieux et de corriger ce qui ne va pas bien, mais de ressusciter une vie, de raviver un charisme, une grâce divine. Et cela, Dieu seul peut le faire ; et la foi qui fait de nous ses instruments.

\*\*\*

Très chers Frères et Sœurs, confions dans une prière unanime nos cœurs au don incommensurable de l’Esprit Saint, pour que, malgré notre fragilité et les épreuves que nous traversons, nous ne perdions pas l’espérance de pouvoir toujours vivre notre vocation avec foi et dans la charité !

Réunis tous ensemble en profonde communion au Cénacle de la Pentecôte, votre



Fr. Mauro-Giuseppe Lepori, Abbé Général OCist